Case
FRC
424

AH ! PARISIENS

QU'AVEZ-VOUS FAIT ?

Latet anguis in herba.

M+W 946

AH ! PARISIENS

QU'AVEZ-VOUS FAIT ?

AH ! mon pays qu'êtes-vous devenu ? Quel changement subit ? quel inconcevable vertige a bouleversé en un moment toutes les têtes, dérangé toutes les idées, brouillé tous les calculs. Quoi ! ce siecle est, dit-on, celui des lumieres de la philosophie. La philosophie auroit pu commander tant de crimes, armer tant de bras, conduire tant d'intrigues odieuses, tant de conspirations, ourdir tant de trames abominables. Ah ! mes chers Compatriotes, quel abyme vos mains ont creusé, par quelle aveugle rage déchirez-vous vous-mêmes vos entrailles ? quel barbare plaisir trouvez-vous donc à chérir vos bourreaux, à devenir les vôtres ?

Paris, superbe cité ! quels objets vous offrez à mes regards ; n'êtes-vous plus qu'une arêne de bêtes féroces qui n'attendent qu'un signal pour se dévorer ? Quoi ! bientôt, peut-être, vous ne serez plus qu'un affreux tombeau ? La liberté a causé tous ces maux : la liberté !....

Vos uniformes dorés, vos brillantes épaulettes,

vos drapeaux chamarés de couleurs, vos devises menteuses, vos emblèmes savans, voilà toutes vos possessions, voilà tout ce que vous avez fait; et vous vous croyez libres parce que les mots de liberté, de Patrie sont gravés par-tout, excepté dans vos cœurs qui devroient en être le sanctuaire. Vous vous dites libres ? qu'avez-vous fait pour l'être, pour le devenir ? Avez-vous égorgé vos tyrans et leurs complices, et les exécuteurs subalternes de leur volonté despotique ? avez-vous détruit les préjugés infâmans ? avez-vous déraciné les vices de votre ancien régime ? avez-vous réformé les abus de votre police civile et criminelle ? quelle branche de votre administration est moins pourrie, moins gangrenée. Tout est dans la confusion, tout est dans un cahos affreux, inimaginable, et comme tous les rangs sont confondus, les titres annullés, le coquin ne craint plus de s'assimiler à l'honnête homme dont il porte le même habit.

Divinité de la Patrie ! comme les Parisiens ont défiguré vos traits, qu'ils vous connoissent mal ! Ils appellent la licence la liberté ; l'inquiétude d'esprit, l'amour du bien : la foiblesse, la retenue; la pusillanimité, la sagesse ; la confusion, l'égalité. Dites-moi quel bien vous a fait cette révolution que vous vous vantez si haut et si ridiculement d'avoir opérée ! êtes-vous plus heureux ? vos fers

sont-ils allégés ? les choses n'ont changé que de nom, peut-être le mal est-il empiré.

Amour pour ses Rois, sûreté pour le citoyen et ses propriétés, respect pour la Religion de ses peres, observance scrupuleuse des loix, voilà ce qui doit émaner du gouvernement d'un peuple libre : l'êtes-vous ? jouissez-vous d'un seul de ces précieux avantages ? quel terme espérez-vous, attendez-vous pour en jouir ? vous aviez un Roi bon, vous accusiez sa crédulité confiante, vous avez un Roi trompé ; loin de le plaindre vous insultez à son cœur.

Sous l'ancien régime on ne voyoit que despotes, vous les abhorriez ; vous avez des maîtres insolens, vous les adorez aveuglement. Vous trembliez devant un Ministre déprédateur, vous encensez une idole foible et cruelle ; vous détestiez vos juges, vous en avez qui renchérissent sur la mauvaise foi des autres, qui ajoutent à leurs iniquités. Vous avez soulevé le bandeau sacré de la Religion ; le culte de vos peres, et sa pompe publique sont pour vous un objet de dérision.

Les Ministres étoient les auteurs de tous vos maux ..... Ils sont partis, mais leur esprit est resté à la cour. On y suit, on y suivra toujours la

carte qu'ils ont tracée. Les méchans n'ont que le même point de ralliement ; c'est toujours le même air qu'on respire près du trône ; il ne se renouvelle jamais entiérement. Nourris dans ce repaire affreux de tous les vices, les nouveaux Ministres ne font qu'hériter des autres : ils ont les mêmes opinions. La soif de l'or, l'ambition, croyez-vous qu'ils sacrifient à d'autres dieux. Comme ceux à qui ils succedent, où ont-ils acquis leurs biens, leurs titres, leur faveur qui les met les premiers sur les rangs..... A la cour, qui ne donne rien de tout cela, mais qui le vend au plus bas, au plus corrompu, au plus méchant, au plus scélérat; et leur nomination n'est que le prix de leur persévérance.

Vos grands, avoient juré votre perte, ils devoient vous ensevelir sous les cendres de vos maisons ; la mêche qui devoit éclairer la mine fumoit déjà, l'éclair brilloit, la foudre grondoit, elle alloit éclater ! votre génie, la Providence a détourné le coup..... Vos bourreaux ont échappé à la proscription..... L'auroient-ils dus ?..... Ils y échapperoient encore..... Que dis-je, vous les plaignez, leur pardon est dans vos cœurs. Déjà vous les souffrez au milieu de vous. Un peu d'or, quelques vertus d'apparat, et vous êtes satisfaits; et ils peuvent insulter à votre nouvel esprit de liberté. Un prince paroît, il sera bientôt suivi des

autres, vous irez au-devant d'eux. Vous les porterez dans vos bras sur l'autel que vous leur aurez préparé.

Peuple inconséquent, irrésolu, lâche, foible, crédule ! oui, vous reverrez vos princes avec enthousiasme. Considérez ceux qui ont excité votre sublime admiration. Voyez votre idole chérie ; fixez vos regards sur le *rusé Necker.* Calculez les honneurs que lui prodiguoit votre enthousiasme imbécile, calculez ses vertus, son mérite réel et rougissez. Les mêmes voix qui se réunissoient pour le déifier demandent sa perte, sa mort même !..... Comme les autres, il est vendu aux crimes, à la scélératesse des membres du petit conseil de la sœur de *Joseph II.* Et votre *tartuffe Montmorin*, votre *intrigant Saint-Priest*, votre *fourbe la Tour-du-Pin*, *l'Imbécile Lambert*, le *foible Beauvau*, le *Pirate la Luzerne*, quels maîtres ! quels bourreaux titrés vous vous êtes donnés !

Ceux qui composent le moins avec leur conscience, les ames les moins scrupuleuses ne voudroient pas de pareils hommes pour amis, ne voudroient pas leur confier leur domestique, et vous les avez nommés pour être les arbitres de votre fortune, de votre existence, de votre hon-

neur..... De votre honneur ! ils le trafiquent ouvertement dans les Cours Etrangeres.

Vous avez, dites-vous, levé l'étendart de la liberté : mais qui vous a rassemblé sous vos drapeaux ? Cet esprit bruyant, inquiet, qui vous caractérise ; le signal de la révolte, du meurtre a pressé vos cohortes bleues. Cet étendart vous met-il à couvert des vexations du plus fort, de l'injustice de l'homme en place, de la vengeance d'un ennemi accrédité. Etes-vous plus en sûreté dans vos maisons ? votre commerce est-il mieux protégé, vos créances plus assurées, le probitisme n'est-il plus un vain nom, la vertu un chimérique appanage, l'honneur un ridicule appareil, l'estime un faux brillant ?

Le plus fort invoque le nom sacré de Patrie, ou le pouvoir de la riche aristocratie, pour vous enferrer, selon que vous avez telle ou telle opinion : malgré la bienheureuse suppression de ces arrêts de douleurs éternelles, de mort, sous le nom de *lettres-de-cachet*, ne voyons-nous pas tous les jours les Ministres lancer des petits *veniat* au paisible citoyen, dont le crime affreux, abominable est de résister à ses ordres pervers, d'aimer sa Patrie, de la protéger, de la défendre, de soutenir les intérêts du foible, de l'éclairer, de le guider,

guider, de le former à la vertu : comme avant, ne sollicite-t-on pas auprès d'un homme en place le renvoi d'un ennemi ? ne se trouve-t-il plus de ces ames doubles et perfides ? ne met-on plus en usage toutes les ressources de la médisance ? Ne fait-on plus mouvoir les ressorts de la calomnie pour se défaire de celui qui pourroit se rencontrer avec nous sur la route des faveurs..... Ne réussit-on pas dans tous ces pitoyables maneges ?

Dormez-vous plus tranquiles dans vos maisons ? êtes-vous plus en sûreté dans vos comptoirs ? la méfiance ne veille-t-elle plus à votre porte ? qui vous garde ? — nous mêmes ; me répondrez-vous ? — eh ! n'ajoutez point la suffisance à l'ineptie... Vous vous gardez-vous mêmes ! eh ! comment l'êtes vous ? vos Corps-de-Gardes superbes et nombreux, que présentent-ils ?... Au-dehors une sentinelle poudrée, musquée, plus orgueilleuse de se montrer aux passans sous le masque d'Adonis que sous les traits d'un soldat à l'épreuve. Au-dedans qu'y vois-je, des bouteilles, des matelats corrupteurs, des cartes, des filles qui s'y rencontrent avec la femme honnête qui vient y voir son époux. Vos patrouilles multipliées, quel désordre empêchent-elles ? aucun ; s'il ne se trouve à la portée de leurs bras. Autrement le malheureux est assassiné avant que vous ayez délibéré, s'il le faut secourir ; et puis c'est un

ami, vous l'êtes tous ! c'est un créancier à ménager. C'est un homme qui peut vous être utile ; vos besoins sont si multipliés ! S'agit-il de sortir du Corps-de-Garde, c'est le fusil égaré, c'est la prééminence qui vous appartient plutôt qu'à un autre, c'est le commandement qui doit vous échéoir de droit, c'est le bonnet de Grenadier qui doit passer avant le casque ridicule, ou le pantalon indécent : et pendant ce tems le pauvre est sacrifié, le foible succombe, la victime est immolée. Et ces districts.... Quel est donc ce tribunal ? de qui tient-il son pouvoir ? qui lui a remis la force en main ? qui l'a constitué juge ? qui pouvoit le faire ? la voix de tous : et cette voix unanime, ce concours universel est-il écouté ? est - il consulté ? je frisonne quand je pense à la conduite de ces nouvelles cours suprêmes cent fois pires que l'inquisition de l'ancien régime. Quoi ! pour la dette de 3 liv. quatre gardes Nationales, quatre gardes de la probité, des conventions sociales, du pacte civil, de l'honneur entrent chez vous, et si vous refusez de les suivre, ils vous entraînent, sans procès-verbal, sans examen, sans décliner la peine du délit, sans rien constater... Dans quelle douloureuse position me jette l'idée que je me fais de cette nouvelle institution !... Ordres du Roi, inspecteurs, Commissaires, et vous infâmes mouchards, recors, fiers à bras, je suis tenté de vous regretter.

La justice n'est pas comme la vérité, il lui faut des vêtemens, une escorte, une marche imposante.

Et vos compagnies soldées, vos lâches Gardes-Françaises, indignes en tous temps d'approcher des Bourbons, dont ils ont toujours trahis, vendus peut-être, les intérêts. De quels hommes sont composées vos légions mercénaires; de déserteurs, de gens sans aveu, comme sans ame; qui n'ont pour tout mérite que le courage des brigands. Qui les commande? des êtres plus vils qu'eux encore en raison de quelques périodes de leur existence.... La plume m'échappe des mains... je suis tenté d'en nommer ici quelques-uns.... Qui peut m'arrêter? je le dois à ma patrie, à moi-même.... à mon cœur oppressé!

Un valet de l'imbécile Bordier, ancien commissionnaire, puis aboyeur, puis soldat, puis maquereau, puis escroc, puis officier.

Un mouchard en titre d'un inspecteur détesté?

Plusieurs officiers chassés de leurs corps, joueurs de profession.

Vingt autres malheureux, faisant œuvres de leurs dix doigts. Mais je rassemble en ce moment mes matériaux, pour faire la nomenclature et l'historique de la vie de ces superbes défenseurs de la patrie, et j'en ferai hommage au public. Voilà les hommes qui retirent une contribution énorme pour garder les palais insultans à la misère, les

cavernes des voleurs publics qui sont aux barrières. Des épaulettes à ces gredins !.... des fers, des fers chauds : plusieurs en ont (1) ; presque tout les méritent. Ils mangent impunément la nourriture de six honnêtes gens. Quel service rendent-ils, peuvent-ils rendre ? on les a vus à Vernon ; ils étoient envoyés pour fournir, pour escorter l'approvisionnement de Paris : que faisoient-ils ? ils mettoient le malheureux fermier à contribution, se livroient publiquement aux plaisirs les plus sales, comme les plus ruineux ; ce n'étoient que fêtes, données et rendues en l'honneur de viles femmes publiques. Détournons les yeux de ces abominations ; ma poitrine se souléve, mon sang remonte vers mon cœur quand je pense à cette bande d'habits bleus à revers blancs...

Ah ! mes bons amis, braves citoyens, honnêtes parisiens ; laissez leur cette livrée de la ville, ces couleurs de leur chef rusé ; ne les portez plus ; ils semblent, ces uniformes, être l'asyle où viennent se confondre le bon, le méchant, l'honnête homme, le scélérat, etc... Laissez à ces mercénaires ces harnois ; ne leur ressemblez pas de ce côté, ce sont vos droits, vos propriétés, vos

---

(1) Dernierement un de ses Messieurs entrant dans une boutique fut reconnu pour avoir été marqué ; on ne le dénonça point, mais il obtint sa démission.

foyers que vous avez à défendre ; votre modeste habit, de la simplicité, du courage, des vertus. Que j'aimerois mieux vous voir armé d'un fusil en bon état, et d'une bonne lame que sous le bonnet hideux, le casque fatigant. L'un a l'air de l'assommeur à gages, l'autre de l'ami de la liberté des hommes : point d'uniforme : point d'uniforme; vous insultez à la pauvreté de votre voisin. Loyaux Américains, je vous ai vus. Quels hommes! quel énergie. J'ai partagé vos dangers, je vous ai admirés.

Purgez vos gardes salariées, les rangs de distinction sur-tout. Autant de viperes que vous nourrissez, que vous engraissez, qui vous déchirent le flanc, qui tourneront contre votre sein l'épée qu'ils tiennent de vous. A qui appartenoient ces places? au mérite; à la noblesse de trente ans de vertus.

Braves militaires! intrépides guerriers! estimables chevaliers de Saint-Louis qui périssez de misère, chargés de gloire! vétérans, soldats retirés avec 5 sols après 40 ans de peines et de travaux, voilà la retraite qu'il vous falloit; vous auriez apporté l'esprit de vos vieilles bandes. vous l'auriez inspiré aux autres; vous leur auriez donné de la valeur, vous auriez électrisé leur ame, voilà le tombeau qu'on devoit vous choisir. Vous avez combattu au dehors sous les drapeaux sanglans de la victoire, vos yeux en se fermant se seroient fixés sur ceux de

votre patrie libre ou prête à l'être. Mais il faut de tels valets à des maîtres semblables.

Que de querelles, de débats, de duels, a déjà occasionné cette misérable envie d'avoir un uniforme. Déjà je présage les insurrections qu'on va lui devoir bientôt et sans le vouloir. Je trouve l'occasion de parler de l'académicien *Bailly*.

N'est-il plus cet homme nommé par le peuple pour le représenter ? par les trois ordres réunis, pour porter les paroles de paix ? par tous, pour gouverner Paris, pour lui donner des mœurs ? n'est-il plus le philosophe sensible, aimable, l'honnête citoyen? la maudite robe auroit-elle fait son métier? Ne prononceroit-on plus son nom avec délice ? le placeroit-t-on près de ces noms misérablement fameux? Seroit-il foible, auroit-il composé avec la séduction, & ses principes d'équité n'en aura-t-il jamais fait qu'une criminelle parade ?.... Oui, sa politique perce, il n'est pas un des derniers à encenser le squelette du despotisme ; il se replie sur lui-même, se retourne pour échapper aux événemens qu'il attend, et qu'il pourroit prévenir.

Voyez-le monter à la tribune, le 5 mai dernier, et prononcer un discours subtil pour inviter l'auguste, la sublime Assemblée Nationale à lancer un petit décret, pour que le 14 juillet, réunis dans le Champ de Mars, tous les enfans de la paix fassent le pacte d'une fédération universelle. Voyez-le descendre

modestement, s'arracher aux applaudissemens... Quel homme digne d'être Romain s'il étoit plus Français ! mais mettez la main sur son cœur, voilà le baromettre invariable autant que sûr, vous le sentirez battre avec précipitation, la pulsion du sang doubler de vîtesse ; il vient de mériter beaucoup du parti des princes....Et comment? connoissez la profondeur de ses calculs politiques.

Au Champ de Mars, le 14 juillet, se rendront les députés de chaque ville du royaume. Ce choix ne sera composé que d'hommes assez riches pour briller au poste, ou d'assez pauvres pour contracter. Là, tous réunis, mais reçus, fêtés, acceuillis, complimentés, chacun en particulier, par le *Franco-Américain la Fayette* ; enchantés tous de son ton délié, qu'ils prendront pour de la franchise, de son maintien observateur qu'ils prendront pour de la noble fierté, de sa contenance inquiete qu'ils prendront pour de la prévenance ; ils emporteront chez eux, avec satisfaction, l'idée sublime qu'inspire un héros si précoce. Ils feront épouser les opinions qu'il leur aura fait adopter ; ils emporteront l'esprit du squelette ministériel, qui, caché sous l'autel de la Patrie, soufflera & attisera le feu..... Votre Général sera nommé Commandant Général de toutes les Gardes Nationales des Français !..... Il le sera..... Génie tutélaire de notre Empire, ange protecteur des lys, veille du haut des cieux sur cette journée.

Protege les bons Citoyens, il en est encore; il en est beaucoup qui gémissent en silence et qui n'attendent, pour se montrer, que le cri de la Patrie en danger. Si cette proclamation se fait, nous sommes perdus.... Nous sommes peut-être vendus..... Nous serions livrés.

La Fayette, quel beau rôle vous aviez commencé! et la cour, et sa corruption vous a gangréné. Vous serviriez les tyrans! vous seriez dévoué à l'horreur de l'anarchie! vous baiseriez la main qui veut nous égorger! vous tremperiez dans une conspiration! vous verriez le voile qui couvriroit de pareilles atrocités, et vous ne le déchireriez pas! vous respireriez l'odeur de la poudre qu'on broyeroit pour nous faire périr tous..... Justifiez-vous. Vous vous dites l'ami du peuple : tel est son cri.... Autant que sa faveur, sa haine est à redouter : les circonstances le meuvent, quelles le décident toujours en votre faveur. Lors du droit de paix et de guerre, vous avez parlé pour les Ministres, vous avez été de l'avis de Mirabeau. L'infâme Caméléon! Vous avez dit vouloir une circonstance qui vous mît en état de vous montrer au peuple. Quoi! c'est dans le danger de la guerre : quoi, c'est de sang que vous voulez signer le contrat qui vous lie à la cause du peuple, à la défense de ses droits.

Bons amis, je ne vous parlerai pas long-tems de votre Assemblée, soi-disant *Nationale*, des Membres

Membres qui la composent, de quelques Présidens qu'ils ont élus. On a déjà tant parlé, tant écrit, tant raisonné, tant déraisonné pour et contre ! Je me bornerai à vous dire que l'homme vraiement homme, éprouve après une de ses séances, un sentiment pénible et douloureux qui pèse sur son cœur. Quant à moi, dans le peu que j'en ai vu, c'étoit toujours un assaut de forfanterie oratoire et peu de logique : j'ai entendu des hommes briguer plutôt les applaudissemens que de vouloir mériter bien d'eux-mêmes. Ses applaudissemens bruyans me révolteront toujours. Et cette tribune ! par qui, presque toujours, est-elle occupée ? Par des gens sans autre mérite que celui de l'impudente effronterie ; par des gens qui, vieillis aux maneges des Cours qu'ils ont servis et desservis selon leur vues ambitieuses, qui, ardens à saisir les occasions où ils peuvent se montrer les défenseurs du peuple, sans heurter de front les intérêts des âmes perverses à qui ils sont vendus, usurpent la réputation de patriote ; quant au fond, ce sentiment sublime d'ami de la Patrie, s'ils lui sacrifioient, les écarteroit de la route ministérielle où ils désirent depuis si long-tems de s'arrêter.

Si quelque véritable défenseur du peuple, si quelque Républicain Français a la parole qu'il a sollicitée, s'il plaide la cause de l'humanité avec cette chaleur vivifiante que donne un si noble, si

beau sujet, il est traité de visionnaire, d'homme à paradoxe, d'homme né sous un autre hémisphere. La sonnette le rappelle à l'ordre. Le grelot de la folie peut-il rappeller à la raison ? Voyez vos 1200 Députés, et comptez ceux qui vous sont intimement voués, qui soutiennent votre pouvoir, vos vertus, qui rappellent votre dignité premiere. Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer : *Lameth*, *Robespierre*, *Grégoire*; et cependant c'est vous qui les avez choisis tous, qui les avez invoqués. Qui répand dans les Provinces cet esprit de sédition, ces libelles incendiaires, je dirai plus en frissonnant, qui arme le bras des encendiaires ? qui ! ceux que vous avez nommés pour veiller à votre sûreté, pour assurer vos possessions, pour vous établir une Constitution qui vous rende heureux et pour toujours. Qui sont ceux qui protestent contre les décrets de cette même Assemblée Nationale ? Ceux-mêmes qui donnent leur voix, ceux-mêmes qui doivent les soutenir jusqu'à la derniere goute de leur sang.

Suivez-les dans leur domestique, dans leurs comices indécens, qu'ils sont petits, vils, inquiets, tremblans ! Quelles misérables querelles il élevent entre eux ! Pourquoi ces duels deshonorans des *Barnaves*, des *Noailles*, des *Baumetz*, des *Cocherelle*, etc. ? Que de ridicules sorties contre un Corps qu'ils devroient respecter, puisqu'ils en font

Membres ! qu'ils sont sans frein vos Législateurs ! qu'ils sont esclaves vos maîtres ! qu'ils sont fourbes ceux qui portent le miroir de la vérité ! qu'ils sont aveugles ceux qui veulent faire luire le flambeau de la raison !

Et cette barre qui a vu s'humilier dans son enceinte les amis, les défenseurs, les soutiens du despotisme des Ministres; qui a vu fléchir la superbe des Parlemens. A cette barre, qui s'y succede si rapidement ? des Députés imbéciles d'une Commune foible, et rampante sous une fiere Municipalité. Qu'y entend-t-on ? des complimens si bas, des réponses si bêtes....., et puis le peuple d'applaudir, de crier *bravo*.... Il est aisé de faire de belles phrases, d'en composer une adhésion, une adresse ; mais remplir ses devoirs, ah ! c'est bien différent. A certaines époques, à certains jours, qui se calculent sur le thermometre de l'opinion publique, vous y verrez paroître un Ministre. A cette séance vous n'y compterez que ses adhérens, ses éleves, ses partisans, ses espions. Un *la Tour du Pin* n'y vient pas comme Ministre, il se revêt d'un titre plus séduisant, plus politique, il est chargé d'un message de la part du Roi son maître. Il ose élever la voix pour représenter les malheurs causés par l'esprit d'insubordination qui regne dans les troupes. Il apporte aux pieds de l'auguste, de la sage Assemblée Nationale les plaintes, les regrets patriotiques des Officiers, qui

voyent avec douleur perdre le fruit de leur zele actif, diminuer leur pouvoir, leur autorité crouler, leur despotisme s'affoiblir, disparoître ; il ose faire un tableau déchirant des maux auxquels est en proie l'armée Française : quand c'est par ses ordres multipliés qu'on licencie les bons soldats avec des cartouches infâmantes ; quand c'est lui qui souffle l'esprit de révolte dans nos légions, quand il entretient des liaisons publiques avec les ennemis de l'Etat ; quand de tous côtés les troupes qu'il a fatiguées se réunissent pour le démasquer, le dénoncer, demander sa mort, il ose dire, assurer avec la tranquilité d'une ame exempte de crimes, que depuis 50 ans il est constamment, il a été, il a vécu *le camarade & l'ami du soldat*..... Ah ! traître, homme de cour, indigne de commander le bon ordre, ta langue n'a pas séché, tu n'as pas expiré ; quel sang coule donc dans tes veines ?..... Jamais l'ame d'un Ministre ne connut le remord... *æs triplex circùm pectus.*

Eh bien ! Parisiens, étrangers séduits, aveuglés ou vendus, vous avez applaudi à quatre reprises toutes ces horribles indignités. Vous avez sanctionné son discours : vous le jugez peut-être calomnié quand tout l'accuse, quand des milliers d'hommes mandient leur pain sur les routes, quand vos freres, vos amis, vos parens semblent perdus, avilis, deshonorés par ce monstre. Vous croyez plutôt à l'effronterie d'une harangue étudiée qu'à

leur vertu constante, à leur attachement pour le Roi, pour la France. Et vous, zelés amis de la mere commune, vous ne vous enflamez pas de la sainte colere de la Patrie; vous ne démentez pas ce traître infâme, vous vous taisez, pour laisser le fidele ami de *Calonne* votre destructeur, le foible et lâche Président *Beaumetz*, insulter au public, à la majesté de votre Sénat, en faisant pendant un quart d'heure l'apologie du messager. Un Président encenser un Ministre : ne pas le dénoncer à la postérité..... Quelle abaissement !..... quelle infâmie !

Necker, l'accapareur, a l'impudence de venir faire modestement son éloge, et vous ne l'interrompez pas. Vous détestez vos Princes, ils ont voulu être vos bourreaux, ils l'ont été, ils aiguisent encore leurs poignards, et vous souffrez qu'on leur assure deux millions de rente. Vous voulez vivre, épuiser vos fortunes; pour adoucir leur exil, les consoler, vous voulez stipendier dans une Cour Etrangere, des serpens qui bientôt vont siffler en s'élançant sur vous....

Et votre commerce, quelle protection on lui accorde ! C'est plutôt la hache qu'on met à ses branches. De tous côtés on écrit à l'Assemblée Nationale que les ports les plus voisins de l'ennemi sont couverts de vaisseaux chargés de grains et prêts à s'éloigner. Partout le peuple se plaint de la disette, se recrie contre la cherté des vivres, partout il gémit de la dureté des accapareurs, par-

tout il veut faire justice de ceux de qui il devroit tenir la plus douce existence : toutes ces adresses, ces réclamations multipliées, les cris du désespoir ; quels maux soulagent-ils ? Aucuns. La réponse des Représentans de la Nation, la voici : par une loi constitutionnelle de l'Etat, nous avons décreté le commerce libre : quoi ! vous avez décreté qu'un particulier, vendu à l'horreur d'une machination contre l'Etat, dépouilleroit les campagnes de leurs moissons, acheteroit, n'importe à quel prix, tous les bleds qui s'y trouveroient : et pour quel usage ? pour affamer ces mêmes cantons, pour réduire toute une Province au désespoir de la mendicité : vous avez décreté que l'homme abominable, qui arracheroit à son semblable sa subsistance et celle de sa famille, qui dévasteroit, qui désoleroit des Provinces entieres, seroit autorisé dans son brigandage *ministériel*. Voilà cependant ce qui tous les jours arrive : voilà les désordres qui se multiplient.

Quel espece d'agiotage, d'accaparement ne fait-on pas, ne tolere-t-on pas, ne protege-t-on pas ouvertement ! Quoi ! jamais, puisque l'administration n'a pas le courage et la bonne volonté de réprimer la licence effrénée, de faire fermer les tripôts sans nombre qui se sont établis au Palais-Royal et dans tous les quartiers de la ville ; puisque le vice qui va tête levée ne trouve pas,

dans la crainte d'être puni, un empêchement à se propager, pourquoi ne se montre-t-il pas une ame assez forte, assez vigoureuse pour chasser, à coups de bâton, les infâmes suppots de la Caisse d'Escompte ? pourquoi ne chasse-t-on pas ces vendeurs d'argent au poids de l'or ? dans un moment où l'on se recrie sur la rareté du numéraire, il abonde au passage du Perron. Le malheureux à qui on retranche quelques sols de sa journée, parce que l'on ne voit plus d'argent, sans cependant vouloir moins de sa sueur; le pauvre ouvrier entend le son de ce métal corrupteur qui lui déchire l'oreille.

Vous vouliez faire de la France un Etat universel, vous vouliez, en jettant les fondemens de la liberté, lui assurer la prééminence sur tous les Empires; vous vouliez qu'il n'en fît qu'un, qu'il n'eût qu'un même esprit, qu'il ne reçût que la même impression, le même mouvement; vous l'aviez annoncé dans un morceau de l'éloquence la plus belle, vous aviez tracé, démontré, enseigné les droits de l'homme, et vous avez été, vous êtes encore tous les jours en contradiction avec vos principes, avec le ton qui devoit régner dans toutes les parties de votre Constitution; vos 83 Départemens seront autant de petits Etats présidés, gouvernés, asservis dans la suite par leur chef. Vous voulez que les emplois de chacun de ces Départemens ne soit rempli que par un homme

594

de ce même Département : il arrivera delà, que selon le sol, le climat, telle ou telle opinion qui dominera, sera la distinction caractéristique de tel ou tel canton. Vous vouliez un peuple de Français, vous aurez 83 peuples différens d'esprit, de maniere de vivre, d'opinion, de Religion peut-être.

Qui peut éclairer, instruire, former une Nation? la communication avec ses voisins : c'est par le commerce de la pensée que se propagent la philosophie, les connoissances intimes, les sciences, les arts. C'est en croisant les races qu'elles prospèrent, quelles acquierent plus de force, d'énergie; vous forcez les hommes, vous leur tirez une ligne de démarcation qui, les circonscrivant dans telle ou telle enceinte, les rendra insoucians à coup-sûr, si elle ne les rend pas pires.

Voilà votre conduite, voilà vos idées.

Sont-elles celles d'un peuple qui veut dire, qui dit déjà insolemment aux autres, suivez notre exemple, secouez le joug de l'esclavage, brisez vos fers honteux, soyez libres comme nous. Jamais je n'entendis parler tant et si haut de liberté: jamais je n'en vis moins. Vous forcez les esprits, les consciences. Le patriote crie à l'aristocratie, l'aristocratie au patriotisme. Mes chers amis, vivez sans vous déchirer, plaignez les faux freres, attendez tout de votre bon droit et de la Providence.